

## Recensioni

M.-N. Bourguet, *Le monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Éditions du Félin, 2017, p. 312

di Nicolas BOURGUINAT

Depuis de nombreuses années, Marie-Noëlle Bourguet menait des recherches sur les pratiques de terrain des savants actifs dans le domaine des sciences de la Terre au tournant des Lumières et du XIX<sup>e</sup> siècle, et tout particulièrement sur Humboldt dont elle a longuement examiné les manuscrits et les notes de travail à Berlin. Avec parfois des difficultés imprévues, du fait des nombreux changements de localisation et de conditions d'accès qu'a connus le fonds des manuscrits de Humboldt, au cours des vingt-cinq dernières années. Le résultat de cette longue recherche est donné par ce livre, qui sera un jalon très important pour l'histoire des sciences du début de l'époque contemporaine mais également pour l'histoire du voyage en Italie sur lequel il donne un éclairage particulièrement original, voire tout à fait hors du commun. Au centre des investigations de l'historienne, un carnet intitulé « Voyage de Paris en Italie avec Gay-Lussac, 1805 », qui n'avait pas jusqu'à présent été relevé par les spécialistes de Humboldt, plus volontiers attirés par la partie sud-américaine de son entreprise savante. Or non seulement Humboldt a continué de lire, d'utiliser et d'annoter ce calepin, jusqu'à l'exploiter dans le grand œuvre de la fin de sa vie, *Cosmos*, mais il a tenu à le conserver articulé au reste de ses journaux d'observation, et notamment de ses matériaux américains, en reliant l'ensemble de façon à former une série de volumes. Ce qui intéresse Marie-Noëlle Bourguet, c'est d'abord d'éclairer les modes de saisie et de représentation du réel qui sont à l'œuvre dans ce document, mais c'est aussi d'éclaircir le rapport au monde dont il témoigne.

Les apparences plaident pour un support qui aurait servi à un simple travail de saisie. Les annotations paraissent en effet d'une sécheresse déroutante : chiffres, citations, mesures, phrases succinctes et abréviations, notes de lectures (dans la deuxième moitié du carnet) composent un paysage bien aride. Sans doute cela semble-t-il conforme à ce qu'on croit devoir attendre d'un support de travail d'un passionné de géologie, de climatologie et de géographie physique, mais il est curieux que le carnet ne comporte pas les digressions et observations diverses sur les paysages naturels ou sur la vie sociale des populations que présentaient les notes prises dans le Nouveau Monde. Bref il semble opérer une coupure hermétique entre les occupations du travailleur savant et les observations du sujet voyageant. Les instruments de mesure accompagnent d'ailleurs toujours les pérégrinations de Humboldt, avec les accidents qui en affectent parfois le fonctionnement, comme dans l'épisode de Tivoli qui ouvre le livre de M.-N. Bourguet, où le chronomètre cesse de fonctionner. Pourtant la leçon que dégage l'historienne est qu'un carnet de travail savant n'est pas un simple dépôt dans lequel viendrait prendre place, en l'état, une saisie brute des choses. Il est déjà un instrument de sélection du donné que l'expérience a offert à l'observateur, et un instrument de réagencement et de réinterprétation de ce donné (renvois, numérotations, soulignements), préparant le terrain au travail futur qui sera entrepris dans le cabinet, au retour du voyage. Le monde s'y trouve mis en forme, et la rédaction/annotation du carnet apparaît comme une pratique cognitive à part entière. Les deux grandes étapes du séjour italien de Humboldt sont sans conteste la visite à Naples, dont il tire profit pour faire, comme beaucoup d'autres, une excursion sur les pentes du Vésuve (qui ne lui fait pas grosse impression par rapport aux volcans du Nouveau Monde), et le séjour à Rome, où il fréquente un milieu de savants et d'artistes trié sur le volet, à commencer par son propre frère Wilhelm, qui est sur place comme représentant de la Prusse, avec sa femme Caroline, et qui l'accueille dans sa résidence (et son salon) du palais Tomati. Alexander von

Humboldt peut ainsi accéder à la Bibliothèque vaticane, où il consulte les exceptionnels manuscrits mexicains. Par le danois Zoëga, dont il utilise les compétences de minéralogiste bien qu'il soit surtout connu sur place comme archéologue, il entre en relation avec le monde des antiquaires, encore très diversifié et très marqué par l'héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle et du cardinal Stefano Borgia. Le rôle de la communauté germano-danoise de Rome, que j'avais étudiée dans l'édition que j'ai donnée des *Briefe aus Rom* (1816) de la poétesse copenhagoise Friederike Brun (Strasbourg, PUS, 2014), est bien souligné ici, y compris dans sa dimension artistique avec des figures comme Bertel Thorvaldsen ou Joseph Anton Koch. L'analyse que donne M.-N. Bourguet du séjour humboldtien rend bien justice à l'idée que la cité des papes demeurait alors un carrefour de savoirs en construction, ainsi que l'avait fait apercevoir pour la période entre Renaissance et Lumières le volume dirigé par Antonella Romano (Rome, École française de Rome, 2007).

De manière plus problématique peut-être, Marie-Noëlle Bourguet juge que le calepin jaune de 1805 était pour Humboldt un point d'appui afin de faire surgir une science totale du monde, réunissant toutes les approches, « associant géographie physique et histoire humaine pour embrasser tous les savoirs » (p. 247). S'agissait-il d'une esquisse de l'ambition de ce qui deviendrait plus tard *Cosmos* ? D'une préfiguration ? Ce point n'est pas toujours clarifié, même si l'on comprend que l'explorateur-héros fêté par les élites dirigeantes et intellectuelles de l'Europe 1800 souhaitait se ménager une pause, en passant les Alpes et en allant à Rome, et que cette pause a contribué à une mise en ordre plus globale de sa pensée. Parallèlement, le livre s'affronte à un certain nombre d'interrogations délicates relatives à l'environnement italien de Humboldt et au contexte politique dans lequel est intervenu son voyage en compagnie de Gay-Lussac. Comme le souligne son frère Wilhelm, ses voyages américains l'avaient détourné de l'actualité européenne, et parti en 1799, il découvrait un continent bouleversé par une as-

cension de la puissance française tirant désormais vers l'hégémonie. La présence à Rome en 1805 d'opposants à Napoléon comme Germaine de Staël et Elisa von der Recke souligne que les États pontificaux échappaient, pour un temps encore, à cette emprise de la France napoléonienne. Emprise qui par ailleurs n'était pas incompatible avec la circulation d'une culture scientifique depuis la France et vers la France à la fois. La science italienne était à l'honneur à l'époque du Consulat et encore dans le sillage du couronnement de Bonaparte comme empereur à Paris et comme roi à Milan en 1804 et 1805. De nombreuses missions avaient été conduites sur place, dans le sillage des campagnes d'Italie, depuis Thouin jusqu'à Monge, ou plus tard, dans le cadre de l'organisation académique de l'Italie passée sous influence française, avec par exemple Cuvier. La volonté de nouer un dialogue avec les spécialistes italiens, dans le cadre d'une sorte de « République naturaliste », ainsi que l'a formulé Pierre-Yves Lacour, apparaît hors de doute. Les réflexions de M.-N. Bourguet aident donc à comprendre où se situait Humboldt par rapport aux visées des savants de la Grande Nation et par rapport aux écoles germaniques qui espéraient annexer son travail savant. Au niveau formel, même si l'on peut regretter le choix d'un appareil de notes privilégiant des références abrégées et renvoyant sans arrêt le lecteur à la bibliographie de fin d'ouvrage, on apprécie dans le livre l'écriture toujours élégante, la présence d'un index et la riche illustration (avec des pages du carnet, in-texte, mais aussi avec un cahier iconographique central en couleur), toujours commentée avec finesse, qui parachèvent la remarquable réussite de cette ambitieuse entreprise de recherche de Marie-Noëlle Bourguet.